

Histoire et idéologie : Karl Wittfogel et le concept de « mode de production asiatique »

Pierre Vidal-Naquet

Annales. Économies, Sociétés, Civilisations, Année 1964, Volume 19, Numéro 3
p. 531 - 549

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

HISTOIRE DE L'HISTOIRE

HISTOIRE ET IDÉOLOGIE

Karl Wittfogel et le concept de « Mode de production asiatique » *

A-t-il existé et existe-t-il une forme sociale particulière à laquelle on puisse donner le nom de « société asiatique » ou de « despotisme oriental », quitte à englober dans ce singulier « Orient » le Pérou Inca ou les Chaggas d'Afrique ? Après bien d'autres, Karl Wittfogel répond par l'affirmative, mais avec une volonté systématisante et une documentation d'une ampleur jusque-là inégalée. Aboutissement d'une recherche et d'une polémique qui dure depuis plusieurs décennies, *Oriental Despotism* est un livre qui provoque le lecteur et ne peut pas ne pas susciter la discussion ¹.

Si nuancée et développée que soit la pensée de l'auteur, les lignes générales en sont simples et claires ², à condition d'avoir présents à l'esprit les cadres généraux de la théorie marxiste à laquelle K. Wittfogel doit l'essentiel de sa formation. Il existe un certain nombre de sociétés — telles celles de l'Égypte pharaonique ou de la Chine impériale — dans lesquelles la classe dirigeante ne se définit pas par la place qu'elle occupe dans les rapports de production, mais par son rôle d'appareil d'État bénéficiant du *surplus* du travail paysan. La formation de telles couches sociales s'explique historiquement par la « réponse », dans certaines conditions bien définies, aux problèmes que pose l'organisation des grands travaux, et singulièrement des travaux d'irrigation et de drainage, dans les vallées inondées ou inondables des pays semi-arides. K. Wittfogel appelle *hydroagriculture* et parfois *agriculture lourde* ce type d'activité humaine qui réclame des hommes plutôt que des techniciens, des conducteurs d'hommes plutôt que des ingénieurs. Le Grand Canal de Chine aussi bien que les pyramides d'Égypte sont l'œuvre de foules

* Pour l'essentiel, ces pages sont extraites de l'introduction à l'édition en langue française de l'ouvrage de K. WITTFOGEL, *Oriental Despotism*, à paraître aux Éditions de Minuit (N.D.L.R.).

1. Publié en 1957 par la Yale University Press, *Oriental Despotism* a été plusieurs fois réimprimé et vient de paraître sous forme de « paper-back ».

2. Je les ai rappelées ici-même, n° 4, 1963, p. 712.

humaines, et la différenciation sociale qui apparaît dans les sociétés de type « asiatique » est celle qui oppose aux exécutants (les communautés paysannes) ceux que Karl Wittfogel appelle les *managers* ou la bureaucratie de la société « hydraulique », ou encore agro-directoriale (*agro-managerial*).

Ainsi définie, la société « orientale » s'oppose tout à la fois à la société « féodale », parce qu'elle ne connaît pas — bien au contraire — l'émiettement du pouvoir politique, et à la société « esclavagiste », parce que l'esclave au sens personnel du mot ne joue qu'un rôle insignifiant dans la production. Analyste de la société orientale, K. Wittfogel rattache ses conceptions à ce que Marx appelait le « mode de production asiatique », et par-delà Marx et les économistes classiques, aux descriptions qu'avaient données Montesquieu du « despotisme asiatique ». Comme toute entreprise comparative, l'œuvre de Karl Wittfogel suscite à la fois l'intérêt et la réserve. De même que R. Boutruche s'est attaché récemment à dépeindre et à critiquer « le mécanisme intellectuel qui a répandu la féodalité à travers le monde »¹, on peut faire de l'œuvre du sinologue et sociologue américain une critique proprement historique, et nous ne la tenterons pas ici.

Le problème essentiel que nous évoquons ici n'est pourtant pas celui-là. S'il existe de la féodalité une vision mythique dont on sait qu'elle a joué un rôle capital dans le mouvement idéologique du XVIII^e siècle et de la Révolution, mythe que les historiens du monde féodal sont dans l'obligation de cerner avant toute analyse scientifique, combien plus contraignant, combien plus souple aussi, combien plus mal étudié jusqu'à ces dernières années est le mythe du despotisme oriental².

Œuvre qui se veut scientifique, et qui témoigne effectivement d'une culture et d'une réflexion impressionnantes, le livre de Karl Wittfogel est cependant également l'héritier d'une pensée semi-rationnelle. C'est pourtant au rationalisme du siècle des lumières, et très précisément à Montesquieu, que l'auteur d'*Oriental Despotism* entend se rattacher. Mais avant de donner dans *l'Esprit des Lois* (1748) une description du « despotisme asiatique »³, Montesquieu avait évoqué dans les *Considérations* (1734) ce qu'il appelait « l'accord du despotisme asiatique, c'est-à-

1. *Seigneurie et Féodalité*, I, Paris, Aubier, 1959, pp. 217-291.

2. Trois études récentes permettent de faire le point : R. KOELBNER, « Despot and Despotism : Vicissitudes of a political term », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 1951, pp. 275-302 ; S. STELLING-MICHAUD, « Le mythe du despotisme oriental », *Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte*, 1960, pp. 328-346 ; F. VENTURI, « Despotisme Orientale », *Rivista Storica Italiana*, 1960, pp. 117-126 repris, complété et traduit en anglais in *Journal of the History of Ideas*, 1963, pp. 133-142.

3. Cf. à ce propos Françoise WEIL, « Montesquieu et le Despotisme », *Actes du Congrès Montesquieu*, Bordeaux, 1956, pp. 191-215. Dans une étude récente, P. GOUROU montre bien tout ce qui relève dans la pensée de Montesquieu de la *formation de l'esprit scientifique*, au sens où l'entendait G. BACHELARD (« Le Déterminisme physique dans l'Esprit des Lois », *L'Homme*, sept.-déc. 1963, pp. 5-11).

dire de tout gouvernement qui n'est pas modéré », rassemblant les diverses catégories sociales comme « des corps morts ensevelis les uns auprès des autres ». Plus qu'aux sujets du Grand Mogol, Montesquieu s'adressait évidemment aux héritiers des sujets de Louis XIV, et l'idéologie se mêlait inextricablement à l'analyse sociale et à l'histoire¹. Mais Montesquieu lui-même, s'il a donné une forme quasi-définitive au mythe du despotisme oriental, dérive d'une longue tradition dont on peut faire l'histoire depuis Hérodote et Aristote : le *despotès* est le propriétaire d'esclave ; et le despote que, dès la fin du Moyen Age, on oppose au souverain chrétien est le roi oriental ; tradition qui, de Jean Bodin à la fin du règne de Louis XIV, prend une signification politique de plus en plus précise. Elle s'exprime par exemple à merveille, au lendemain de la révocation de l'Édit de Nantes, dans le pamphlet « Les Soupirs de la France esclave » (1689-1690), tandis qu'on en reconnaît aisément le cheminement dans la pensée politique anglaise, à travers l'œuvre de Hobbes notamment.



Karl Wittfogel est incontestablement dans la droite ligne de cette forme de pensée lorsqu'il présente les États communistes de Russie ou de Chine comme les héritiers fidèles des « despotismes orientaux », la création d'un appareil bureaucratique industriel ayant simplement renforcé considérablement le pouvoir de contrôle de l'État.

De telles considérations, dans leur brutalité, peuvent faire sourire, mais le problème qui est à leur origine n'a pas été inventé par Karl Wittfogel et mérite d'être étudié historiquement. Pourquoi en 1931 les experts soviétiques des questions extrême-orientales ont-ils renoncé au concept marxiste de « mode de production asiatique » ? Comment les marxistes russes ont-ils adapté à l'histoire de leur pays le modèle général d'évolution des sociétés occidentales qui se dégageait de l'œuvre de Marx et d'Engels ? Pourquoi ont-ils maintenu si longtemps, et de nos jours encore, un schéma « unilinéaire » : esclavagisme, féodalisme, capitalisme, socialisme, pour l'histoire des sociétés humaines ?

Un tel débat n'appartient pas au passé. Les idéologues des pays en voie de développement s'attachent eux aussi à confronter leur propre évolution avec celle de l'Occident. Journalistes et théoriciens emploient

1. Dans la mesure où il entendit parler effectivement de l'Asie, Montesquieu fut violemment critiqué par certains de ses contemporains, notamment par ANQUETIL-DUPERRON qui joua un rôle capital dans la naissance des études orientales en France ; cf. F. VENTURI, *loc. cit.*, pp. 136-138. Anquetil-Duperron accusait Montesquieu et les théoriciens du despotisme oriental de justifier ainsi la conquête de l'Orient par l'Occident. Plus généralement, l'Orient des hommes du XVIII^e siècle est à la fois juge et jugé ; aux *Lettres Persanes*, succède *l'Esprit des Lois*. Dans ses travaux sur la *Vie d'Anquetil-Duperron* (Paris, 1934) et la *Renaissance Orientale* (Paris, 1950), R. SCHWAB n'a malheureusement pas envisagé ces problèmes.

quotidiennement les mots d'*esclavagisme* ou de *féodalité*, certains parlent également de « mode de production asiatique ».

Comprendre cette situation idéologique si souvent confuse, n'est-ce pas d'abord tenter d'en faire, fût-ce à grands traits, l'histoire ?



C'est, semble-t-il en 1853, à la lecture des *Voyages* de Bernier, ancien médecin du Grand Mogol Aurengzeb dans les années 1660, que Marx et Engels posent le problème de la nature d'une société « asiatique » particulière ¹.

Pourquoi, demande Marx, « l'histoire de l'Orient apparaît-elle comme une histoire des religions ? (...). C'est à juste titre que Bernier trouve la forme fondamentale de tous les phénomènes de l'Orient (...) dans le fait qu'il n'y a pas de propriété foncière privée. C'est là la véritable clé, même pour le ciel oriental (Dies ist der wirkliche Schlüssel selbst zum orientalischen Himmel) » ². A quoi Engels ajoute : « Mais d'où vient-il que les Orientaux n'en soient pas arrivés à la propriété foncière, même féodale ? A mon avis, la raison principale en est le climat en liaison avec les conditions du sol, spécialement les grands espaces désertiques (...). L'irrigation artificielle y constitue la première condition de l'agriculture et ceci est l'affaire des communes, des provinces ou du Gouvernement central. Le Gouvernement en Orient n'a jamais que trois départements : les finances (pillage de l'intérieur), la guerre (pillage de l'intérieur et de l'extérieur) et les travaux publics (qui s'occupent de la reproduction) » ³. Mais c'est dans un texte qui ne fut publié qu'en 1939, à Moscou, et qui date de 1857-1858, une étude sur « les formations précédant la production capitaliste » ⁴, que

1. On trouvera les textes essentiels des fondateurs du marxisme sur la question asiatique fort heureusement rassemblés dans le recueil : K. MARX et F. ENGELS, *India Cina Russia*, il Saggiatore, Milan, 1960, avec une préface et des notes très précieuses de B. Maffi. Une étude en voie de publication de M. Godelier donnera à ce sujet une bibliographie complète. Voir, en attendant, G. LICHTHEIM, « Marx and the Asiatic Mode of Production », *St. Antony papers*, 14, Londres, 1963, pp. 86-112.

2. Lettre à Engels du 2 juin 1853, in *Correspondance Marx-Engels*, d'après la trad. J. Molitor, III, p. 220.

3. Lettre à Marx, *loc. cit.*, p. 224. Dans sa réponse, K. Marx souligne que la stabilité des despotismes orientaux s'explique par la superposition de l'appareil gouvernemental à l'économie villageoise (*loc. cit.*, p. 233). Ces thèmes sont repris dans un article de K. Marx publié dans le *New York Daily Tribune* du 25 juin 1853, *India Cina Russia*, pp. 56-62.

4. « Formen die der kapitalischen Produktion vorhergehen », in *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie (Rohentwurf)*, 1^{re} édition, Moscou, 1939 ; 2^e édition, Dietz Verlag, Berlin, 1953, pp. 375-413. Il en existe une bonne traduction italienne : *Forme che precedono la produzione capitalistica*, Edizioni Rinascita, Rome, 1956, mais pour l'instant, aucune traduction française.

Ce texte a fait récemment l'objet d'une analyse détaillée d'un marxiste hongrois, M. F. TOKEI, dans une conférence prononcée en juin 1962, au Centre d'Études et de Recherches Marxistes. Nous remercions vivement le Centre de nous avoir remis une copie ronéotypée de l'exposé, parfois contestable, mais très riche, de M. Tokei.

Karl Marx a donné l'analyse la plus détaillée de ce qu'il appelle désormais le « mode de production asiatique », texte en lui-même fort abstrait, recherchant les aspects essentiels de la différenciation sociale au sein de la communauté primitive. La thèse de Marx est que le despotisme oriental, qui fait son apparition dans les premières sociétés agricoles, représente, tout compte fait, une modification à la fois décisive et cependant apparemment peu profonde de la communauté. Les structures de celle-ci sont maintenues pour l'essentiel, mais, pour des raisons techniques — et Marx invoque notamment les problèmes de l'adduction de l'eau —, on voit apparaître au-dessus de la tribu, de la communauté usufruitière du sol, une tribu « imaginaire », mythique, une communauté supérieure qui détient, elle, la *propriété* authentique du sol et finit par exister en tant que personne, et qui s'incarne dans le despote, individuel ou collectif, et dans le Dieu.

Au mode de production asiatique, Marx oppose dialectiquement le mode de production « antique », fondé sur l'opposition de la ville et de la campagne, de la propriété civique et de la propriété privée, du citoyen et de l'esclave, et le mode de production « germanique », caractérisé par la domination du petit groupe familial propriétaire, par la suprématie de la campagne sur la ville. Ces deux formations socio-économiques qui sont à l'origine, l'une des rapports de production esclavagistes, l'autre des rapports de production féodaux, se distinguent donc de la formation « asiatique » du fait de l'éclatement de la communauté tribale telle qu'elle existait aussi bien chez les Celtes que chez les Indous. Marx parle bien d'esclavage à propos des sociétés asiatiques, mais c'est d'un « esclavage général », celui qui fait dépendre les communautés paysannes, *dans leur ensemble*, de l'État.

Par rapport au développement occidental typique, esclavage, féodalité, capitalisme, socialisme, la société « asiatique » est donc engagée dans une impasse, elle est « stable », mais cette stabilité, qui s'explique par les conditions géographiques et les accidents de l'histoire, ne présente pas un caractère définitif. Tout au long de sa vie, Marx sera sensible aux signes de transformation qu'il observe ¹. Le capitalisme anglais a pour lui la mission historique de faire éclater les rapports de production « asiatique » qui existent aux Indes. Transformations internes également, qui s'expliquent par l'environnement économique : État « semi-asiatique » dont les maîtres — écrivait-il en 1856, dans les *Révélations sur l'histoire diplomatique du XVIII^e siècle* — sont plus proches des despotes orientaux que des monarques absolus de l'Europe, la Russie est aux prises, quand

1. C'est ainsi qu'il manifestait l'espoir (*Neue Rheinische Zeitung*, 2 mars 1850 ; *Nachlass*, éd. F. Mehring, III, p. 445 ; *India Cina Russia*, pp. 31-32) que lorsque les Européens réactionnaires se dirigeraient vers la Grande Muraille de Chine pour trouver refuge dans le dernier bastion du vieux monde, ils seraient accueillis par l'inscription : « République Chinoise : Liberté-Égalité-Fraternité ».

Marx publie en 1882 la seconde édition russe du *Manifeste communiste*, avec le « bluff capitaliste en plein épanouissement » et la propriété foncière bourgeoise en voie de développement à la suite de l'abolition du servage. Marx pose alors la question de savoir si la propriété commune du sol encore subsistante est destinée à « parcourir le même processus de dissolution qui caractérise le développement historique de l'occident » ou si elle pourra servir de base à un développement communiste. Il n'envisage cette hypothèse que dans le cas où la « révolution russe donnerait le signal d'une révolution prolétarienne en Occident »¹.

Des textes qui s'échelonnent de 1853 à 1882 montrent clairement que Marx fut le plus souvent, comme le dit Karl Wittfogel, un tenant de la conception du mode de production asiatique. Karl Wittfogel a également raison de souligner tout ce que Marx a emprunté, en la circonstance, aux économistes classiques, sans cependant dégager avec suffisamment de clarté qu'il ne s'agit pas chez Marx d'une catégorie fixe de la pensée économique, mais d'un schéma très général et très souple susceptible d'interpréter des phénomènes extrêmement divers. A juste titre Karl Wittfogel place sa propre conception du despotisme oriental sous le patronage de Marx. Il fait cependant à Marx et au marxisme deux catégories de reproches dont il faut dire quelques mots.

Tout d'abord, Marx aurait reculé devant la notion d'une classe dirigeante fonctionnelle, d'une bureaucratie d'État jouant le rôle de classe dominante. Ce « recul » s'expliquerait, pour Marx et pour Engels, par les critiques anarchistes, celle de Bakounine notamment, et déjà avant 1848 celle de Proudhon, contre l'autoritarisme du socialisme marxien. L'argument nous paraît assez faible, car il présuppose que Marx se soit fait d'un régime socialiste, consciemment ou inconsciemment, une idée analogue à celle que Karl Wittfogel se fait du régime soviétique, ce qu'il aurait bien du mal à démontrer²; il présuppose aussi que révolution socialiste et société asiatique soient des termes comparables en langage marxien, ce qui n'est pas le cas.

Plus complexe est le problème de l'« unilinéarisme » de la conception marxienne de l'histoire. L'unilinéarisme est incontestablement une des tentations de la pensée de Marx et d'Engels, comme d'ailleurs de tous les systèmes de pensée « historicistes » du XIX^e siècle, qu'ils s'appliquent à l'histoire ou à l'ethnologie. En 1884, Engels tentera, à l'aide de l'*Ancient Society* de Lewis Morgan, de dresser, dans *les Origines de la famille*, un tableau de succession des principales formations sociales : troupeau pri-

1. Édition de la Pléiade, I, pp. 1482-1484. Texte « quasi trotskyste », dit à ce sujet G. LICHTHEIM, *op. cit.*, p. 108. Nous ne prétendons pas résumer par cette citation une attitude qui fut complexe et parfois hésitante. Naturellement, même si le *mir* doit servir de base à une société de type nouveau, ce ne peut être qu'au prix d'une transformation qui en modifie radicalement la signification sociale.

2. Cf. les remarques, sévères pour Karl Wittfogel, de M. RUBEL, Œuvres de Marx, édition de la Pléiade, I, p. 1679.

mitif, communauté primitive, clan matriarcal, clan patriarcal, société esclavagiste, société féodale, société capitaliste, dont le caractère unilinéaire est bien net et qui, bien entendu, ne rend que très mal compte de la réalité. Le mode de production asiatique est omis de cette liste. Comme des textes de Marx publiés postérieurement par Engels en font mention, il faut sans doute voir dans *les Origines de la famille* un essai de représentation de l'évolution humaine dans ce qu'elle a eu de plus typique : la société asiatique, du fait même qu'elle fige la communauté pré-esclavagiste¹ et qu'elle offre des traits de très grande stabilité, rentrait très mal dans un schéma d'ensemble, plus typologique d'ailleurs qu'historique.

Au reste, cette tentation unilinéariste est constamment combattue chez Marx par la notion de développement inégal.

La place que tient le « concept asiatique » dans la pensée marxienne est donc réelle, mais limitée. Limitée parce que l'axe de la perspective historique ne passe pas par les pays asiatiques, mais par les pays occidentaux ; limitée aussi cependant pour une raison plus profonde — et ici nous inclinons à accepter la remarque de Karl Wittfogel — par la conception que se faisait Marx de la nature de l'État, expression de la classe dominante. Dans ce cadre, s'il était assez aisé, et Marx n'y a pas manqué, de dégager la loi de fonctionnement d'un État asiatique de type archaïque tel que l'Égypte pharaonique, il était beaucoup plus difficile d'expliquer comment un pays comme la Russie avait pu, depuis le règne de Pierre le Grand, *sous l'impulsion de l'État*, et sans que la bourgeoisie connaisse un développement en rien comparable à celui qui était le sien en Occident, acquérir des traits modernes. Modernisation de l'État très en avance sur les changements en profondeur de la société, c'est bien là un des traits fondamentaux de la Russie du XVIII^e siècle.

Plus profondément, dans son optimisme révolutionnaire, Marx a probablement sous-estimé la résistance des forces sociales archaïques en même temps que leur capacité d'adaptation aux données nouvelles de l'économie mondiale. La remarque ne vaut pas que pour les sociétés « asiatiques ». Quand le Japon de l'ère Meiji deviendra une puissance industrielle tout en maintenant des rapports sociaux de type semi-féodal, les marxistes de la fin du XIX^e siècle se trouveront incapables d'analyser correctement un phénomène aussi singulier.

1. Aussi Engels n'évoque-t-il brièvement le régime de la propriété dans les États « asiatiques » que lorsqu'il traite de la communauté patriarcale. Il ne nous paraît pas contestable que le livre d'Engels, isolé de son contexte historique et intellectuel, a beaucoup contribué à répandre l'idée d'un mode universel de développement. Je suis donc moins optimiste quant au caractère bénéfique de l'influence de ce livre, que Maxime RODINSON (« L'étude des sociétés « primitives » à la lumière de l'ouvrage d'Engels », *la Pensée*, mars-avril 1956, pp. 7-22). Sans doute tous les systèmes ethnologiques contemporains et même postérieurs (jusque vers 1914) étaient-ils caractérisés par le même schéma unilinéaire, mais le livre d'Engels a seul acquis — tout à fait indépendamment de son auteur — un caractère de dogme qui a rendu son influence en fin de compte néfaste.

Ces difficultés de la pensée marxiste éclairent-elles, comme le pense Karl Wittfogel, le destin du « concept asiatique » en Union Soviétique ? On sait en effet qu'en 1931 la célèbre « discussion de Léninegrad » entre experts soviétiques des questions extrême-orientales aboutit à la condamnation officielle, conçue d'ailleurs en termes modérés, de la thèse d'un mode asiatique de production spécifique, distinct notamment du mode de production féodal, condamnation qui devait être répétée par la suite, comme le signale l'auteur, en termes beaucoup plus brutaux. Quelles furent les causes d'une décision qui représentait incontestablement un abandon d'une des thèses de Marx ¹, et dans une large mesure un recul devant la vérité ? Causes circonstanciées et causes profondes, elles furent certainement complexes.



Les circonstances immédiates, on le sait, étaient chinoises, et c'est de la Chine, non de la Russie, que l'on discuta de 1927 à 1931, Interprétant l'histoire récente du monde extrême-oriental comme une crise de la féodalité, les socialistes soviétiques ne faisaient, Karl Wittfogel le rappelle, que suivre l'exemple donné par le comité central du parti communiste chinois en 1928 ². Les textes de Marx prévoyant que l'Extrême-Orient serait libéré de sa stagnation séculaire par le choc du capitalisme occidental, les experts soviétiques manifestèrent la crainte que l'action de l'Internationale communiste en Chine ne fût rendue difficile sur un plan théorique si l'on ne renonçait pas à la thèse du « mode de production asiatique ». Inversement, la thèse nouvelle pouvait justifier, rétrospectivement, le soutien accordé à la bourgeoisie nationale chinoise et au Kuomintang ³... On peut en voir la preuve dans le fait que les tenants du « mode de production asiatique » furent traités par l'un de leurs adversaires de trotskystes. Causes secondaires en réalité, car le débat est beaucoup plus ancien que ces affaires chinoises, beaucoup plus ancien même que la révolution.

Il se rattachait en effet à une vieille querelle qui avait opposé d'abord Slavophiles et Occidentaux, puis les Marxistes entre eux : le passé de la

1. Il faut toutefois rappeler que c'est seulement en 1939 que sera publiée à Moscou l'étude sur les « formations précédant la production capitaliste » que nous avons mentionnée ci-dessus.

2. A cette date il ne s'agissait pas d'une condamnation de la thèse du « mode asiatique de production », mais de son application à l'histoire récente de la Chine. Cf. K. WITTFOGEL, *China Quarterly*, oct.-déc. 1962, pp. 159-167.

3. C'est, semble-t-il, pour une raison identique que certains communistes égyptiens ont donné une interprétation « féodale » de l'Égypte pré-nassérienne. Cf. les remarques de Maxime RODINSON, *Les Temps modernes*, avril 1963, pp. 1872-1874. Sur les causes politiques de la condamnation de 1931, cf. W. S. LAQUEUR, *The Soviet Union and the Middle East*, Londres, 1959, pp. 91-92.

Russie présentait-il, par rapport au passé de l'Orient ou de l'Occident, une originalité absolue, et, dans l'affirmative, la « tradition » russe pouvait-elle être jugée « valable » ? Les Slavophiles avaient répondu affirmativement aux deux questions. Les Occidentaux à la première seulement. Les Marxistes quant à eux se divisèrent dès qu'il s'est agi d'évaluer les caractères originaux du passé de la Russie. Plekhanov et Trotski dégagent les particularités despotiques de la Russie tout en les insérant dans une évolution de type unilinéaire qu'ils retrouvaient d'ailleurs dans l'histoire des états extrême-orientaux. Le premier notamment manifesta l'inquiétude que des mesures de nationalisation de la terre n'entraînent une restauration asiatique. Quant à Lénine, il poussa ce schéma à l'extrême en minimisant le rôle énorme que joua l'État russe dans l'orientation générale de l'économie. L'*Aziaščina* dont il fait état dans ses écrits désigne pour lui plus le caractère retardataire de la structure politique de la Russie qu'un mode de production spécifique, à laquelle doit s'adapter la social-démocratie. Plus tard, la décomposition du *Mir*, tout comme le développement d'une économie de type capitaliste, se produisirent à temps pour « confirmer » les thèses de Lénine : le despotisme oriental n'était qu'une survivance, et Lénine pouvait même envisager, en 1917, l'hypothèse du dépérissement de l'État.



Au lendemain de la Révolution et de la guerre civile, les faits étaient cependant fort différents, la classe ouvrière diminuée en quantité et en qualité, le parti divisé profondément, comme en témoigne le X^e congrès (1921), les paysans victimes du « communisme de guerre » réduisant leur production et affamant les villes.

Voulant justifier le remplacement, dans les campagnes, de la réquisition des excédents par l'impôt en nature, c'est-à-dire d'une forme despotique de prestations par une forme capitaliste, Lénine écrivait alors : « Le capitalisme est un mal par rapport au socialisme. Le capitalisme est un bien par rapport au Moyen Age, par rapport à la petite production, par rapport à la bureaucratie qu'engendre l'éparpillement des petits producteurs »¹. Comme le signale Karl Wittfogel, ce sont là les termes marxistes qui définissent l'ordre asiatique. Le contexte indique du reste bien qu'il ne s'agit pas d'une survivance, mais d'une renaissance. Tandis que l'ancien appareil a été détruit et que pendant plusieurs mois personne ne s'est plaint du mal bureaucratique, le VIII^e et le X^e congrès du parti, le VIII^e congrès des Soviets (décembre 1920) en débattent ; maintenant « nous voyons ce mal se dresser devant nous encore plus net, plus précis, plus menaçant »²... Plus d'un an après, le 30 décembre 1922, Lénine

1. *Œuvres*, 32, Paris et Moscou, 1962, p. 355.

2. *Op. cit.*, pp. 373-374.

notait, avec plus de netteté encore : « N'est-ce pas (...) ce même appareil de Russie que, comme je l'ai déjà dit dans un numéro précédent de mon journal, nous avons emprunté au tsarisme en nous bornant à le badigeonner légèrement d'un vernis soviétique ? ¹.

Est-ce cet envahissement bureaucratique qui a indirectement causé la condamnation, en 1931, de la thèse du « mode asiatique de production » ? Celle-ci aboutissait à séparer deux notions que la Vulgate marxiste réunissait : celle de « classe dirigeante » et celle de « propriété des moyens de production ». Faut-il admettre que c'était la notion même d'une classe « bureaucratique » qui était en jeu, et que les intellectuels staliniens craignaient de voir assimilées bureaucratie « asiatique » et bureaucratie soviétique ? Ce sentiment a pu jouer ², et les leaders communistes ne tenaient pas à apparaître comme les successeurs de la bureaucratie tsariste, mais Lénine ne considérait ni la bureaucratie tsariste ni la bureaucratie soviétique comme une classe. Après Lénine, tout au plus exprimait-on la crainte, tant dans les milieux de l'opposition que dans les milieux gouvernementaux, de voir les cadres administratifs et les *Nepmen* se fondre en une nouvelle bourgeoisie. Pour sa part, l'opposition de gauche ne considéra jamais la bureaucratie comme une classe, au sens marxiste du mot, et Trotski considéra jusqu'au bout l'U.R.S.S. comme un État ouvrier gouverné par une couche bureaucratique ayant d'ailleurs ses intérêts propres ³. En 1931, hors de certains milieux anarchistes très restreints et de certains groupes occidentaux, on était en tous les cas fort loin de la notion d'une classe bureaucratique, notion qui ne joua aucun rôle dans les luttes internes du parti. Ce sont les « dangers professionnels du pouvoir » que dénonce par exemple, en 1928, Christian Rakovskij ⁴.



On peut estimer que le processus qui devait entraîner la condamnation de 1931 et les ukases qui sont suivis fut plus complexe et, si l'on ose dire, plus subtil. Dès 1922, en effet, le vieux débat sur l'originalité du développement de la Russie qu'avaient si bien posé Plekhanov et Trotski et que Lénine avait tenté de régler plutôt que de poser, reparaît à la surface, dans des termes analogues, mais avec une signification politique entièrement nouvelle.

1. *Œuvres*, 36, Paris et Moscou, 1962, p. 619. Ce texte longtemps tenu secret n'a été publié que tout récemment.

2. Dans son exposé cité ci-dessus, F. TOKAI affirme que c'est bien cette assimilation, qu'il repousse pour sa part entièrement, qui a entraîné la mise à l'index de la notion de « mode de production asiatique ».

3. Voir notamment les textes rassemblés dans *De la Révolution*, Éditions de Minuit, 1963.

4. Texte recueilli dans *Les Bolcheviks contre Staline*, Paris, s.d., Quatrième Internationale.

Republiant en 1922 son livre de 1917 sur la révolution de 1905, Trotski le fit précéder d'une introduction nouvelle où il réaffirmait ses thèses de 1906 sur les particularités de la formation des classes sociales en Russie, thèses qui avaient choqué de nombreux marxistes. A la même époque, l'historien bolchevique Pokrovskij soutenait une thèse entièrement différente ; loin d'être la conséquence du retard de l'économie russe, la formation de l'autocratie était l'expression politique de la domination du capital marchand qui triomphait au xvi^e siècle : « Il est extrêmement séduisant de dessiner la Moscovie du xvi^e siècle sur le fond général des rapports qui existaient en Europe à cette époque. On ne saurait mieux réfuter un préjugé dominant à ce jour, même dans les milieux marxistes, l'idée d'une base économique prétendue « primitive » sur laquelle se serait instaurée l'autocratie russe (...). Montrer cette autocratie dans ses véritables rapports historiques comme un des aspects du régime commercial-capitaliste de l'Europe (...), voilà une tâche non seulement extrêmement intéressante pour l'historien, mais d'une haute importance pour l'éducation des lecteurs ; il n'y a pas de moyen plus radical pour en finir avec la légende d'un processus historique d'une originalité particulière. »¹

S'adressant directement à Trotski, il lui reprocha de reprendre à son compte de vieilles théories populistes et menchéviques, celle de Plekhanov notamment, de nier le caractère de classe de l'État absolutiste. A ses yeux, un homme comme Boris Godunov est purement et simplement l'homme de confiance du capital marchand représenté par la Compagnie hollandaise de commerce avec la Russie. Il concluait ainsi : « Le problème n'est pas dans le caractère arriéré de l'empire moscovite mais dans le fait que cet empire était une nation neuve, emportée dans le développement du capitalisme marchand et qu'elle avait besoin de se faire une place au soleil parmi ses concurrents plus anciens et mieux installés. C'est pourquoi le capital marchand russe eut besoin de forger une nation avec une discipline de fer et d'élaborer une dictature. L'incarnation de cette dictature véritable du capital marchand, ce fut l'autocratie moscovite. »² Dans sa réponse Trotski, tout en développant des thèmes déjà avancés, tout en soulignant que le développement du commerce russe au xvi^e siècle

1. Compte rendu d'un livre de P. VIPPER sur Ivan 'le Terrible, *Krasnaja Nov'*, mai-août 1922, pp. 275-276. Cet article est cité dans *l'Histoire de la Révolution russe* de Trotski sans référence, ce qui risque de le faire confondre avec l'article cité ci-dessous.

2. M. N. POKROVSKIJ : « Est-il vrai qu'en Russie l'absolutisme ait existé en contradiction avec le développement social ? Au sujet de la préface du livre du camarade L. D. Trotski, 1905 », *ibid.*, pp. 144-151. Rappelons ici que Pokrovskij fut jusqu'à sa mort, en 1932, le leader des historiens marxistes russes. Il fut condamné *post mortem*, en 1934, comme dogmatiste. Sur le mouvement d'ensemble de l'historiographie russe, cf. le livre informé, mais tendancieux, publié sous la direction de C. E. BLACK, *Rewriting Russian History, Soviet Interpretation of Russia's Past*, New York, 1957 (sur Pokrovskij, voir notamment p. 41 sq.) et le fascicule qui lui a été consacré par *Saeculum*, 1960, Heft 1-2.

avec l'Occident était précisément la conséquence du retard de la Russie, qui la plaçait dans une situation coloniale, mit en cause l'utilisation mécanique du marxisme, ou plus exactement ce « pseudo-marxisme qui se borne à de banales constatations historiques, à des analogies de pure forme, qui, dans les époques, ne consent à voir que la succession logique de rigides catégories sociales (féodalité, capitalisme, socialisme, autocratie, république bourgeoise, dictature du prolétariat). Sans utiliser nommément le « concept asiatique », il évoqua cependant nettement les textes de Marx qui sont à la base de la thèse du « mode de production asiatique » : « Notre retard économique [au xvi^e siècle] se manifestait avant tout en ceci que l'artisanat, ne se disjoignant pas de l'agriculture, en restait au stade des petits métiers ruraux (*Kustari*). Ici, nous nous rapprochons plus de l'Inde que de l'Europe, de même que nos villes du Moyen Age tenaient plus à l'Asie qu'à l'Europe, de même que notre autocratie, placée entre l'absolutisme des monarchies européennes et les despotes asiatiques, se rapprochait sous maints rapports de ces derniers. » ¹

Ce débat « d'une haute importance pour l'éducation des lecteurs », ne devait pas rester très longtemps académique.

A partir de 1924, après la mort de Lénine, l'intelligentsia soviétique est aux prises avec deux données nouvelles qui vont s'imposer peu à peu et jouer un rôle capital pendant plus de trente ans : le marxisme devient un dogme et l'U.R.S.S. devient un modèle ².

Le *Bol'shevik* du 5 septembre dit les choses clairement et invite à la lutte contre ceux qui interprètent à leur façon le marxisme : « C'est seulement en résolvant sans tergiversations ce problème que l'on conservera toute sa pureté à l'étendard de la révolution prolétarienne, à l'étendard du « dogme » marxiste... Sous le couvert de la lutte contre le « dogmatisme », se manifeste en réalité le révisionnisme, le devoir de tout marxiste est de défendre à tout prix le dogme de Marx. » ³

Le « dogme » de Marx, mais lequel, et pour justifier quoi ? C'est en 1924 que fait son apparition la thèse du « socialisme dans un seul pays », que défend J. Staline, thèse circonstancielle qu'expliquait l'échec de la révolution mondiale, thèse rassurante aussi : la construction du socia-

1. « Sur les particularités du développement historique de la Russie », la *Pravda*, 1^{er} et 2 juillet 1922, reproduit dans L. TROTSKI, *Histoire de la Révolution russe*, trad. M. Parijanine, éd. du Seuil, Paris, 1962, p. 1078 sq.

2. La date de l'introduction du dogme varie suivant les domaines. Pokrovskij pouvait être librement critiqué en 1922, comme il pouvait lui-même librement critiquer Trotski. En ethnographie, l'introduction du dogme tiré des *Origines de la famille* date de 1928. Cf. R. SCHOTT, « Das Geschichtsbild der sowjetischen Ethnographie », *Saeculum*, 1960, p. 27 sq.

3. Cité par Pierre SORLIN, dans son remarquable article : « La crise du parti communiste bolchevik et les débuts du *Bol'shevik* » (avril 1924-avril 1925), *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1962, pp. 81-110.

lisme en Russie ne dépendait pas de l'aide qu'apporterait à la jeune révolution la classe ouvrière des pays avancés de l'Europe de l'Ouest et de l'Amérique. La presse du parti remplace peu à peu les discussions politiques par les anathèmes, tandis que grandit la part des statistiques triomphales ¹. L'U.R.S.S. elle-même, et non plus seulement sa révolution, devenait un modèle, devenait avant l'heure, un pays avancé. Il ne pouvait plus être question que la révolution ait éclaté dans un pays semi-barbare et demeuré en quelque sorte en marge du grand courant de l'histoire universelle, il fallait au contraire que la Russie ait parcouru toutes les étapes qu'avaient suivies aux yeux de Marx et d'Engels les pays les plus avancés du féodalisme au capitalisme et maintenant du capitalisme au socialisme.

L'idéologie correspondait ainsi à la politique. Plus tard, ce ne sera plus l'U.R.S.S. qui allait être un modèle, mais la Russie avec toute son histoire ; déjà cependant étaient jetés les fondements théoriques qui animeraient un jour la période d'exaltation chauvine dite du « génial Popov » ².

Bien entendu, les traits « asiatiques », au sens marxiste du mot, disparaissant de l'histoire de Russie, le « mode asiatique de production » est victime du nouveau « cours ». En 1929 par exemple, S. M. Dubrovskij publie un livre « sur la question de la signification d'un mode de production « asiatique » du féodalisme, du servage et du capitalisme marchand » ³, qui s'employait à mettre Marx d'accord avec lui-même au prix de l'abandon d'une partie de son enseignement. Mille ans de l'histoire de Russie étaient interprétés comme mille ans de féodalité, de la Russie kievienne au milieu du XIX^e siècle, un auteur soutenant cependant que les Slaves n'étaient pas passés par la phase esclavagiste ⁴. C'est à l'intérieur de ce cadre que s'ouvraient les discussions, d'ailleurs réelles, entre historiens soviétiques, les questions de « périodisation » jouant un rôle essentiel, chacun s'efforçant de concilier, au moyen de divisions nouvelles et parfois subtiles un respect élémentaire de la vérité historique et l'exégèse de Marx, d'Engels, de Lénine et de Staline dont les moindres phrases étaient torturées pour être adaptées aux faits, ou vice-versa. Bien entendu, les problèmes demeuraient et les historiens soviétiques étaient dans

1. Sur cette évolution, cf. outre l'article cité ci-dessus, P. et I. SORLIN, *Lénine, Trotski, Staline*, Paris, Armand Colin (collection Kiosque), 1962. Je cite ce dernier livre parce qu'il donne, à partir de l'étude de la presse, une image extrêmement vivante de la naissance du dogmatisme, mais il serait évidemment possible d'invoquer ici toute une bibliothèque. Sur l'ensemble du problème, cf. notamment H. MARCUSE, *Le Marxisme soviétique*, trad. B. Cazes, Paris, Gallimard, 1963.

2. Bien entendu, nous simplifions, car deux raisonnements à la fois contradictoires et complémentaires apparaissent dans l'idéologie de la période stalinienne : d'une part le régime soviétique a réussi à transformer un pays arriéré ; de l'autre, la Russie a toujours été, et dans tous les domaines, le pays le plus avancé.

3. Cf. les indications de L. YABESH, in C. E. BLACK, *op. cit.*, p. 48.

4. L. YABESH, *loc. cit.*, p. 54 sq.

l'obligation d'interpréter, dans le cadre du nouveau dogme, une donnée aussi considérable que l'autocratie russe. Quelle était la signification de classe du pouvoir des tsars ? Cette question fit l'objet d'innombrables discussions, l'une invoquant le capitalisme marchand et l'autre la noblesse de cour¹, les théories se succédant les unes aux autres, parfois de façon entièrement irrationnelle, parfois pour des raisons que seule une longue étude permettrait d'éclairer.

Tout naturellement, le « mode de production asiatique », chassé de l'histoire du Moyen Age et de l'histoire contemporaine de la Chine comme de la Russie, fut chassé de l'histoire ancienne, qui fut entièrement réinterprétée en termes d'esclavage et de féodalité.

Un manuel récent en porte témoignage. Après avoir signalé que « l'histoire de l'Orient commence par la formation de la société esclavagiste et de l'État », l'auteur, tout en notant le faible développement de la propriété privée et du système esclavagiste, et en employant même l'expression « despotisme oriental », ajoute : « Il n'y a aucune différence de principe entre les États de l'Orient et de l'antiquité classique ; les particularités secondaires qui les distinguent ne nous empêchent pas de les ranger dans la même formation sociale et économique »². En histoire ancienne comme en histoire moderne, les questions de périodisation prirent une importance démesurée, un problème capital consistant par exemple à déterminer les limites respectives du monde esclavagiste et du monde féodal³.

Les distorsions que le dogmatisme imposait à la recherche historique ne se limitèrent pas à l'U.R.S.S. En Chine par exemple, l'abandon de la thèse du « mode asiatique de production » fut certainement facilité tant par le caractère péjoratif du mot « asiatique » dans le vocabulaire marxiste, y compris celui de Lénine, que par l'idée conjointe de « stagnation » qu'il impliquait. Mais, d'une façon générale, un peu partout on se mit à cher-

1. Cf. les renseignements très précis donnés par L. YARESH, dans son étude historiographique, *The Formation of the Great Russian State*, op. cit., pp. 198-223. Un dogme qui devait jouer un rôle capital fut fixé par Staline, lors du X^e congrès : l'État centralisé a précédé en Russie l'abolition du féodalisme. Cf. *Œuvres*, V, Paris, 1955, p. 24.

2. *Histoire de l'antiquité*, sous la direction de V. DIAKOV et S. KOVALEV, Éditions en langues étrangères, Moscou, s.d. (1962), p. 76-77. Le même manuel croit devoir invoquer l'autorité de Karl Marx, avec deux lignes de référence, pour signaler que l'époque de Périclès « marque le zénith, l'épanouissement de la Grèce » ou que « l'immense essor extérieur de la Grèce coïncide avec l'époque d'Alexandre » (p. 400 et 449). Ce manuel traduit cependant une réaction contre les théories en honneur pendant les années 30. On avait alors introduit la féodalité jusque dans le Moyen-Orient ancien et, bien entendu, dans la Chine pré-impériale et impériale.

3. Voir par exemple la discussion, d'ailleurs intéressante, entre E. CHTAERMAN et S. KOVALEV, in *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, 2, 1957, pp. 113-178. Aucun de ces deux auteurs ne souligne que le Bas-Empire présente bien des traits d'un « despotisme oriental ».

cher, et au besoin on trouva, des phases « esclavagistes » et des phases « féodales »¹. Pour user du langage kantien, le jugement réfléchissant céda la place au jugement déterminant, celui qui impose au réel des catégories qui lui sont extérieures.

Karl Wittfogel signale quelques-uns de ces faits : il le fait avec amertume, une amertume compréhensible puisque son œuvre a été victime, en U.R.S.S., de la condamnation de 1931. Mais il est impossible de ne pas signaler qu'il glisse parfois dans un dogmatisme symétrique et inverse du dogmatisme stalinien. Qu'un sinologue éminent comme Owen Lattimore emploie le mot « féodal » pour désigner certains moments de l'histoire du Sin-Kiang, cadre d'une société que l'auteur du *Despotisme oriental* considère, sans donner ses preuves, comme « typiquement hydraulique », n'autorise par Karl Wittfogel à demander des comptes à M. Lattimore !². On est d'autant plus inquiet en la circonstance que M. Lattimore fut accusé assez absurdement, en 1950, par le sénateur MacCarthy d'avoir été tout à la fois le principal architecte de la politique chinoise des États-Unis et d'être le « top spy » de l'U.R.S.S. dans ce même pays. Karl Wittfogel, qui a jadis considéré la période Tcheou de l'histoire chinoise comme « féodale » et qui la tient maintenant pour « hydraulique », pourrait-il éviter dans ces conditions de se condamner lui-même ?

En ce sens, son œuvre est un curieux rejet, en terre américaine, du dogmatisme stalinien.



1. Un exemple presque caricatural : dans une étude sur la « société esclavagiste chinoise », reproduite in *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, 2, 1957, pp. 31-51, Kouo Mo-jo explique qu'un stade esclavagiste est une nécessité absolue, que les textes étant à peu près silencieux, il faut faire parler l'archéologie... qui n'en peut mais. Dans la même revue, on notera au contraire l'étude théorique plus prudente de MM. GUENTHER et SCHROT, pp. 7-29, qui, comparant l'« esclave » dans les sociétés orientales et l'esclave de la société classique, s'efforcent, non sans habileté, de réconcilier le dogme et les faits.

2. La position de M. Owen LATTIMORE, telle qu'il l'exprime dans un ouvrage publié sous sa direction, *Pivot of Asia, Sin-Kiang and the inner Asia frontier of China and Russia*, Boston, 1950, p. 182 sq., est beaucoup plus nuancée que ne l'indique M. Wittfogel, puisqu'il oppose à des cycles de « centralisation », pendant lesquels les représentants de l'empire chinois faisaient des chefs locaux leurs vassaux et établissaient « la centrally controlled bureaucracy » — expression que ne désavouerait pas M. Wittfogel —, des cycles de « décentralisation » pendant lesquels dominent les aristocraties locales. On notera que selon M. Lattimore (*op. cit.*, p. 159 sq.), l'irrigation est assurée au Sin-Kiang depuis la fin du XVIII^e siècle par des *qanats*. On sait que ces « mines d'eau », comparables aux *foggaras* sahariennes, présentent un caractère local ; leur entretien incombe au seigneur plutôt qu'à l'État. Cf. H. GOBLOT : « Dans l'ancien Iran, la technique de l'eau et la grande histoire », *Annales*, 1963, pp. 499-519. Un tel mode d'irrigation ne favorise pas la formation d'une société « hydraulique ». Sur la question générale du « féodalisme », M. Lattimore a donné, depuis, son point de vue, expliquant notamment, dans une revue d'inspiration généralement marxiste, qu'il « n'avait jamais été capable de comprendre avec précision ce que les marxistes et particulièrement les marxistes russes appellent féodalisme... » (*Past and Present*, novembre 1957, p. 540).

Disciple de Marx Karl Wittfogel s'en prend cependant à l'« unilinéarisme » de l'auteur du *Capital* et de sa descendance intellectuelle. Mettre en évidence le destin autonome des sociétés « orientales » est à ses yeux saper dans ses fondements une conception simpliste de l'évolution des sociétés humaines. Mais le progrès est-il évident, si l'on se contente de bâtir sur les débris de l'unilinéarisme une conception à deux voies de l'histoire ? C'est pourtant à cette tentation que cède trop souvent l'auteur du *Despotisme oriental*, et l'on éprouve quelque gêne à retrouver en transparence à travers son livre les débats du conflit « Est-Ouest » et les mythes obsessionnels de la politique étrangère américaine, depuis les débuts de la guerre froide. Car les sociétés se divisent pour Karl Wittfogel en deux grands ensembles : celles qui continuent les vieilles sociétés asiatiques en introduisant au besoin une variante industrielle, d'une part, celles qui continuent la tradition libérale du XIX^e siècle, de l'autre¹. Le schéma d'Engels est simplement dédoublé : le « socialisme » totalitaire et stalinien prend la relève du vieux despotisme oriental, le capitalisme moderne continue la ligne des sociétés fondées depuis l'époque de l'esclavage sur la propriété privée. Pour chanter l'heureux XIX^e siècle, ses illusions héroïques, l'essor du capitalisme à peine terni par les drames de l'accumulation primitive, Karl Wittfogel retrouve volontiers les accents du *fortunatos nimium*.

Il reste, il est vrai, le Tiers Monde composé d'États dont beaucoup ont été soumis ou sont encore soumis à des régimes despotiques. Peuvent-ils échapper à la stalinisation ? Karl Wittfogel traite de leur destin dans le chapitre X, sans doute le moins solide de l'ouvrage. Il constate certes les échecs, ceux de la colonisation notamment, qui n'a guère fait que superposer une administration étrangère aux despotismes locaux. Mais comment, hors de la « propagande idéologique » et de la « vigilance extérieure », y établir des régimes « à centres multiples », des régimes où le « big business » soit contrôlé par le « big labor » ? Karl Wittfogel ne se prononce pas et, à vrai dire, ferme le débat après l'avoir à peine ouvert.

Mais le débat est-il posé dans des termes corrects ? Ce n'est certes pas ici le lieu de résoudre les problèmes soulevés par Karl Wittfogel. Contentons-nous de montrer quelques-unes des difficultés que soulève la méthode de l'explication par les formes, dont par ailleurs Karl Wittfogel sait faire un usage si heureux dans tant de pages de son livre. L'idée de stagnation, pas plus que la notion de bureaucratie ou celle de totalitarisme ne sont pas de celles qui se laissent cerner par une simple comparaison entre des régimes qu'on a qualifiés d'hydrauliques et les régimes des états contemporains

De plus, l'ironie de l'histoire a fait que pendant qu'il achevait son

1. C'est ce que lui a vivement reproché, dans un compte rendu d'ailleurs très sévère, E. G. PULLEYBANK, qui parle d'une « highly melodramatic view of history », *Journal of the economic and social history of the Orient*, I, 1957-1958, p. 352.

livre, le problème était à nouveau posé, et qu'il ne cesse de l'être depuis dans les milieux marxistes ¹. Cela est vrai dans les démocraties populaires et dans les pays occidentaux où les textes classiques sont peu à peu redécouverts ².

Aux Indes, un indianiste marxiste comme D. D. Kosambi a publié en 1956 un livre où, tout en faisant leur part aux thèses propres de Marx et en retenant l'idée fondamentale que l'esclavage classique ne s'est jamais implanté dans ce pays, il n'hésite pas à mettre en question la validité de l'analyse marxienne des communautés villageoises en montrant que celles-ci ont leur histoire, plus complexe que ne le soupçonnait Marx ³.

Il reste que l'œuvre de Karl Wittfogel, pour contestable qu'elle soit, a stimulé les débats théoriques. Fait remarquable, c'est en Égypte, pays modèle du « despotisme oriental », et dans les cercles communistes égyptiens, que l'influence des thèses de Karl Wittfogel a été peut-être la plus notable, et c'est à propos de l'Égypte du colonel Nasser que s'est engagée la discussion la plus profonde sur une société « orientale » moderne ⁴.

1. Nous entendons ici par marxistes les courants majoritaires du mouvement communiste mondial. Il est bien évident que les thèses staliniennes n'avaient aucune influence sur les courants qui étaient, par définition, anti-staliniens. Étudier leur position ici serait sans intérêt pour notre sujet. Un homme comme B. SOUVARINE, dans son *Staline* (Paris, Plon, 1934), donnait par exemple du stalinisme une explication fort proche de celle de Karl Wittfogel. Dans un tout autre esprit, P. NAVILLE rappelait les textes de Marx sur la « clef du ciel oriental » (*la Chine future*, Éditions de Minuit, 1952, p. 88 sq.).

2. Signalons notamment le livre d'Elisabeth C. WELSKONF, *Die Produktionsverhältnisse im alten Orient und in der griechisch-römischen Antike*, Berlin 1957, voir surtout p. 423 sq. Ce livre a le mérite de rassembler les principaux textes marxistes officiels (de Marx à Staline) sur la question et de montrer les difficultés qu'ils soulèvent, sans toutefois faire allusion aux problèmes des sociétés « asiatiques » modernes et sans donner une explication véritablement historique. D'autres études sont parues depuis dans les démocraties populaires (Hongrie et Tchécoslovaquie). En France, *la Pensée* doit consacrer un numéro spécial en 1964 au problème en utilisant une documentation qui reste d'un accès difficile. Nous avons pu lire en manuscrit, pendant que s'imprimaient ces pages, une étude de M. Maurice GODELIER qui met l'accent, beaucoup plus que nous n'avons pu le faire, sur l'histoire conceptuelle du mode de production asiatique. En Italie, signalons, outre le recueil de textes de Marx et Engels présenté par B. Maffi et cité ci-dessus, le curieux article paru dans *Rinascita*, hebdomadaire du parti communiste italien, du 3 octobre 1963, qui contient en même temps qu'une critique de Karl Wittfogel une étude assez objective des avatars de la thèse de Marx. L'article est signé *Asiaticus*, pseudonyme utilisé par Karl Wittfogel, entre autres, dans la presse communiste allemande. Cet article a été complété dans le même journal le 23 novembre 1963.

3. *An Introduction to the Study of Indian History*, Bombay, 1956. Sur la querelle « asiatique », cf. pp. 9-11 et p. 15. Sur le contrôle exercé par le gouvernement à l'époque Maurya, cf. p. 206 sq. On trouvera dans le livre de R. P. PALME DUTT, *l'Inde aujourd'hui et demain*, trad. P. Meier, Paris, Éditions sociales, 1957, pp. 45-56, une brève analyse de la pensée de Marx sur l'Inde.

4. Voir la présentation d'ensemble qu'en fait M. RODINSON, « L'Égypte nassérienne au miroir marxiste », *les Temps modernes*, avril 1963, pp. 1859-1887. Sur l'influence de Karl Wittfogel, cf. p. 1873, M. Rodinson signale le rôle transmetteur du libraire « trotskysant » Luftallah Soliman, qui est aujourd'hui à Alger un des anima-

Le sociologue A. Abdel-Malek et l'économiste Hassan Riad sont ainsi d'accord pour interpréter l'histoire de l'Égypte selon un schéma très proche de celui de l'auteur du *Despotisme oriental*¹, et pour dégager les traits « orientaux » de l'Égypte actuelle : « Sept mille ans d'histoire dans un cadre géographique immuable fondent la triple spécificité égyptienne (...) : l'État, maître des eaux, se trouve placé au cœur de la vie économique, dont il possède l'essentiel ; l'armée, pièce centrale de l'appareil d'État, glaive et bouclier, fait partie intégrante de la structure et de l'activité économiques et sociales ; elle est, également, un élément constitutif de l'avant-garde du mouvement national »², écrit le premier, qui estime cependant (comme le montre son point trois) que, par son contenu économique et social, sinon par sa forme typiquement despotique l'État nassérien, en réalisant l'accumulation primitive et l'industrialisation, prépare en fait la fin d'un despotisme millénaire qui n'avait jusqu'alors d'alternative que l'anarchie.

« L'idéal millénaire de la société égyptienne est un idéal bureaucratique, écrit le second : un Pharaon, propriétaire éminent de tout le sol d'Égypte, une aristocratie fonctionnarisée qui encadre la masse peu différenciée des paysans tenanciers. Cet idéal a été réalisé plusieurs fois au cours de la longue histoire de la vallée du Nil (...). La dernière résurrection de cet idéal s'est produite en plein XIX^e siècle, sous le règne étonnant de Mohammed Ali, le père de l'Égypte moderne »³. Mais il ajoute, s'appuyant sur une analyse minutieuse de la stratification sociale de l'Égypte moderne qui lui permet de parler de la constitution d'une « bourgeoisie d'État » : « S'il fallait définir la société nouvelle, nous choisirions l'expression étatisme pharaonique immobiliste. Paradoxe, puisque le régime se propose d'industrialiser le pays et, sur ce plan, il peut mettre à son actif des réalisations qui, bien qu'insuffisantes, sont incontestables. Mais paradoxe apparent, seulement, car le régime se propose d'industrialiser le pays sans toucher aux structures héritées du passé⁴ ». Seul un appel à l'« investissement humain » de type chinois peut permettre, aux yeux d'Hassan Riad, de réaliser l'accumulation primitive.

teurs du « Bureau d'animation du secteur socialiste » et de l'équipe de *Révolution africaine*.

1. A. ABDEL-MALEK, *Égypte, société militaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1963. Hassan Riad a exprimé ses idées dans une série d'articles dont on trouvera la liste dans M. RODINSON, *loc. cit.*, p. 1867, n. 15 ; ajouter : « En Égypte, société militaire et capitaliste d'État », *Révolution*, 1963, I, pp. 68-74, II, pp. 42-52. Dans le même esprit, cf. l'article anonyme publié dans *Révolution*, 3 novembre 1963, pp. 50-65, sur les « Luttes de classes en Afrique occidentale ». On peut cependant reprocher à toutes ces études de formuler les problèmes théoriques de façon très insuffisante et notamment de ne pas distinguer les problèmes posés par le « mode de production asiatique » de ceux que pose l'accumulation capitaliste primitive.

2. *Op. cit.*, p. 343.

3. Hassan RIAD, « Les trois âges de la société égyptienne », *Partisans*, n° 7, novembre-décembre 1962, p. 25.

4. *Partisans*, n° 8, janvier-février, 1963, p. 47.

Il ne nous appartient pas de trancher ou d'approfondir ce débat. Il témoigne cependant à lui seul de la portée de l'analyse « hydraulique » de la société égyptienne. Ce sont bien de telles analyses qui sont de nature à réanimer le vieux débat. Nous pensons, en effet, qu'il ne progressera désormais que dans la mesure seulement où les sociétés de type « asiatique » seront étudiées pour elles-mêmes, hors de toute référence à un dogme ou à un antidogme¹. C'est ce qu'a fait Karl Wittfogel dans les meilleures pages d'un livre dont la puissance impressionne ceux-là mêmes qui sont obligés de faire maintes et maintes réserves de détail et de fond, mais qui n'échappe tout à fait ni au schématisme ni à l'*a priori*. Un tel progrès suppose évidemment que l'histoire et la sociologie, marxistes ou non, tout en retirant de la marxologie et de l'histoire du marxisme les enseignements que comporte un retour aux sources, se débarrassent du même coup de ce qu'il y a de périmé dans une problématique héritée du XVIII^e et du XIX^e siècles. Partie dans un procès ancien, Karl Wittfogel ne pouvait éviter le plaidoyer rétrospectif. Puisse du moins la traduction de son livre aider à poser les problèmes dans leurs véritables termes.

PIERRE VIDAL-NAQUET,
C. N. R. S.

1. Voir par exemple A. MÉTRAUX, *les Incas*, Paris, Édition du Seuil, 1962, qui reconnaît du reste, p. 22 sq., sa dette envers Marx. Il a connu les analyses sur le mode de production asiatique à travers l'œuvre de Karl Wittfogel. J'emprunte par ailleurs à G. CONDOMINAS, *Fokon'olona et collectivité rurale en Imérina*, Paris, Berger-Levrault, 1960, p. 29, cet extrait d'un discours du roi Andrianampoinimerina, fondateur de l'État malgache moderne (1787-1810) : « Je vous rappelle que le sol de ce pays m'appartient ainsi que le pouvoir, je vais donc vous distribuer des terres. Vous vivrez sur les parcelles que je vous aurai assignées, mais la lettre reste à moi... je vous établis donc à l'origine des sources, dans les terres irriguées dont je suis seul maître. » On ne saurait rêver commentaire plus explicite au texte de Marx cité ci-dessus.